

par ces Docteurs ne les a pas empêchés de les reconnaître pour authentiques.

464. — Pour S. Jean, la conclusion naturelle de son livre n'est-elle pas à la fin du chapitre xx?

On peut croire que la première pensée de S. Jean avait été de s'arrêter à la fin du chapitre xx, et qu'il a écrit le suivant un peu plus tard; soit pour protester contre le bruit qui se répandait qu'il ne devait pas mourir, XXI, 23, soit pour confirmer par son témoignage le titre et l'autorité de Pasteur suprême conférés par Notre-Seigneur à S. Pierre et déjà exercés par ses successeurs¹. Mais cette conjecture est loin d'être certaine.

Quoi qu'il en soit, il n'y a aucune raison de mettre en doute l'authenticité du chapitre xxi. On le trouve en entier dans toutes les versions et dans tous les manuscrits, et jamais on ne l'a contesté dans l'antiquité. D'ailleurs y a-t-il un passage du quatrième évangile où la main de S. Jean soit plus visible, où l'on reconnaisse plus sûrement son caractère, son style, sa manière d'écrire? Dans celui qui décrit la pêche de Tibériade, comme préparation à l'investiture de S. Pierre, prince des Pasteurs, on retrouve le fils de Zébédée, l'ancien pêcheur de Tibériade, l'Apôtre qui a retracé la multiplication des pains et la promesse de l'Eucharistie, la guérison du paralytique et le discours où le Sauveur se donne pour l'auteur de la vie. Ajoutons qu'il finit par se désigner lui-même, 24, et qu'on pourrait signaler des signes d'authenticité jusque dans les deux derniers versets, ajoutés, suivants certains auteurs, par une main étrangère².

¹ Cf. S. Clem., I *Epist. ad Cor.* — ² Cf. Joan., XXI, 24; I, 14; I Joan., I, 1, 2; Joan., XXI, 25; XII, 19; Apoc., XIV, 20, etc.

QUESTIONS RÉTROSPECTIVES

1^o Sur les Évangiles.

But et portée des évangiles. — Evidence de l'histoire évangélique. — Le caractère du Sauveur ne peut être une fiction. — Indices d'inspiration. — Différences et accord des évangélistes.

465. — Les évangiles répondent-ils bien au dessein de leurs auteurs?

I. Le dessein des évangélistes n'était pas de donner une histoire proprement dite de la vie du Sauveur ou de la prédication de son évangile : c'était plutôt de faire connaître sa doctrine et de lui gagner des disciples, en mettant au jour les preuves les plus convaincantes de sa divine mission. Avant tout, ces auteurs sont Apôtres, prédicateurs de la foi. S. Matthieu et S. Jean surtout ne songent qu'à s'acquitter de cette charge¹. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si leurs écrits n'ont pas toutes les qualités de l'histoire, s'ils ne décrivent avec une certaine étendue que les derniers mystères du Sauveur, s'ils laissent dans l'ombre le temps qui a précédé son apostolat, s'ils ne rapportent guère de lui que des discours et des miracles, s'ils nomment rarement les personnages, s'ils ne songent pas à dater les faits, si leurs récits sont brefs et peu circonstanciés, s'ils les rattachent plutôt aux prédictions et aux figures de l'Ancien Testament qu'aux événements contemporains, si chacun d'eux a une marche qui lui est propre et qui l'éloigne plus ou moins de l'ordre chronologique, enfin si l'on ne trouve nulle part dans ces quatre livres un seul mot qui ait pour objet l'agrément du récit ou la satisfaction personnelle de l'auteur.

II. Les évangélistes démontrent parfaitement ce qu'ils se sont proposés d'établir. Si l'on accepte leur récit, on ne

¹ Matth., XXVIII, 19, 20; Luc., I, 4; Joan., XX, 31.

saurait contester la mission du Sauveur ni la divinité de sa doctrine. Or, tels sont les caractères de vérité dont leurs livres sont revêtus, qu'il est impossible d'en révoquer en doute l'exactitude sur aucun point essentiel. Comme nous l'avons dit en commençant¹, Dieu a voulu que les évangiles fussent écrits peu de temps après la mort de son Fils par quatre de ses disciples, étrangers aux habitudes littéraires, mais parfaitement instruits de tout ce qui tenait à leur sujet, dont deux, le premier et le dernier, avaient vu de leurs yeux la plupart des faits qu'ils rapportent². Il a pris soin qu'ils se missent à l'œuvre, l'un après l'autre, à la distance de quelques années, de sorte que le second pût contrôler le premier, le troisième les deux précédents, le quatrième les trois autres; que chacun d'eux eût son motif à lui, son point de vue spécial, et que tous les quatre écrivissent sous les yeux de deux peuples rivaux, également intéressés à les démentir et également à portée de connaître la réalité des faits. Il a fait en sorte que leurs livres se propageassent avec une rapidité sans exemple, qu'ils fussent dans toutes les mains, dans celles de leurs adversaires comme dans celles de leurs amis, qu'ils devinssent le sujet de toutes sortes de remarques, de discussions, de commentaires. Et, chose admirable! on n'a jamais pu les convaincre de la plus légère erreur, de la moindre contradiction. On a trouvé leurs récits si exacts, si conformes à tous les documents et à tous les témoignages que les chrétiens les ont toujours dits inspirés par l'Esprit de vérité et qu'ils défient hautement leurs adversaires de les mettre en défaut sur quelque point que ce soit. Bien plus, le témoignage de ces quatre écrivains a été confirmé, dans ce qu'il a d'essentiel, par celui de trois autres auteurs non moins éclairés qu'eux et non moins dignes de foi, S. Pierre, S. Jacques et S. Jude, témoins oculaires comme S. Matthieu et S. Jean. Il l'a été d'une manière plus admirable encore par la voix de S. Paul, forcé miraculeusement de confesser la vérité qu'il blasphé-

¹ *Supra*, n. 40. — ² I Joan., I, 1.

maît, puis par autant de confesseurs ou de martyrs que l'Eglise a compté de ministres dévoués dans toute l'étendue du monde. Après cela, comment ne pas conclure avec S. Augustin que si l'histoire évangélique manque de certitude, s'il est permis d'en révoquer en doute les faits principaux, on ne voit pas à quelle histoire on pourra se fier, ni ce qui suffira pour établir la vérité d'un fait d'une manière incontestable¹?

466. — La vérité de l'Évangile n'est-elle pas certaine et manifeste?

Dans ce qu'ils rapportent d'essentiel, dans ce qui fait le fond de l'histoire du Sauveur, il est certain et manifeste pour tout lecteur éclairé et intelligent que les évangélistes disent ce qui est, qu'ils ne sont ni trompés ni trompeurs².

I. *Ils ne sont pas trompés.* Comment pourraient-ils l'être sur les faits principaux dont ils font le récit, sur tant de miracles dont ils se disent les témoins : les lépreux subitement guéris, la vue rendue aux aveugles, une tempête apaisée d'une parole, des milliers d'hommes sans provisions rassasiés par leurs mains dans un désert, des morts rappelés à la vie, le Sauveur lui-même ressuscité, conversant avec eux, s'asseyant à leur table et se laissant toucher par eux? Comment S. Matthieu et S. Jean se seraient-ils persuadés qu'ils voyaient ces choses ou qu'ils les avaient vues, si elles n'avaient pas eu lieu réellement devant eux? Comment S. Marc et S. Luc, placés dans des conditions différentes, auraient-ils été victimes de déceptions semblables? S. Pierre trompait-il S. Marc, quand il lui disait qu'il avait guéri des malades, marché sur les eaux, pénétré les secrets des Écritures? Ceux que S. Luc a consultés avec tant de soin se sont-ils accordés pour confirmer les rêves de S. Matthieu, ou étaient-ils

¹ *Quid poteris proferre scriptum, quod non ille qui non vult credere dicat esse confictum, si tanta evangelii notitia venit in dubium?... Quæ unquam litteræ ullum habebunt pondus auctoritatis, si evangelicæ, si apostolicæ non habent?* S. Aug., *Cont. Faust.*, XVI, XI; XXII, LXXIX et XXXIII, VI. Item *de Moribus Eccles.*, I, 60. — ² Non doctas fabulas secuti, sed speculatores facti Domini nostri Jesu Christi magnitudinis, II Pet., I, 16.

les jouets du même délire que lui? A-t-on jamais eu, je ne dis pas l'exemple, mais l'idée de semblables illusions, d'hallucinations si générales, si persévérantes, si unanimes? Les Évangélistes n'ont donc pas été trompés. Ou ils disent la vérité sur les points essentiels, ou ils savent que leurs récits sont radicalement faux.

II. *Ils ne sont pas non plus trompeurs*¹. Car ils n'ont rien de ce que supposerait une pareille imposture, ni l'intérêt, ni l'impiété, ni l'audace, ni la fourberie. — 1° *L'intérêt*. On ne ment pas et surtout on ne fait pas une conjuration pour soutenir un mensonge, à moins d'avoir un intérêt à mentir. Or, qu'est-ce que les Apôtres devaient gagner, qu'est-ce qu'ils pouvaient espérer d'une imposture de ce genre? Le mépris, la dérision; que dis-je? la haine, la persécution, la mort². Se laisser égorger plutôt que de trahir la vérité, c'est de l'héroïsme et le fait d'un petit nombre; mais composer un roman pour se faire égorger, ce serait de la folie, et il n'y a que des insensés qui en soient capables. — 2° *L'impiété*. Si l'histoire du Sauveur était une imposture, cette imposture serait un sacrilège, un attentat impie contre la religion et contre Dieu. Comment supposer tant de perversité dans des hommes si religieux, d'une conduite si sainte, qui vivent dans la pensée du ciel, dont les paroles et les exemples ont fait éclore tant de vertus³? — 3° *L'audace*. Il leur en eût fallu pour entreprendre de tromper le monde entier, et de cette manière, et sur un tel sujet; pour accuser leur nation d'infidélité et de déicide; pour jeter le fondement d'une religion nouvelle sur les ruines de toutes les religions établies⁴!

¹ Duguet, *Principes de la foi*, p. III, ch. XI, etc. — ² Matth., x, 16-38; xxiv, 9; Luc., x, 3; xx, 12, 13; Joan., xv, 20; xvi, 2-4; xxi, 18; Act., v, 40; I Cor., iv, 10-13; xv, 19, 32; II Cor., vi, 4-10 et xi. — ³ Cf. Rom., viii, 35; I Cor., ix, 27; Eph., ii, 4-6; Col., iii, 1; I Tim., i, 12-17; I Pet., i, 3-11. — ⁴ Cogitate quale fuerit homines per orbem terrarum prædicare hominem mortuum resurrexisse, in cælum ascendisse, et pro ista prædicatione perpeti omnia quæ insaniens mundus inferret, damna, exilia, vincula, tormenta, flammæ, bestias, cruces, mortes; hoc pro nescio quo? S. Aug., *Serm. cccxi*, 2. Cf. Bossuet, *Panég. de S. André*.

Comment supposer une telle hardiesse dans des hommes du peuple, sans éducation, sans connaissance du monde, sans influence, sans autorité, qui n'avaient pas même le renom de prophète ou le titre de Docteur? — 4° Enfin *la fourberie, l'hypocrisie, la ruse*. Si quelque chose ressort de leurs écrits, c'est leur candeur, leur droiture, leur sincérité¹. « Choisissez quels hommes vous auriez désirés que Dieu envoyât pour vous enseigner sa doctrine. Ce sont de ceux-là qu'il a pris. Où en trouveriez-vous de plus propres à vous persuader? Comment donc pouvez-vous leur prêter ce complot: Venez, associons-nous; inventons une belle fable: disons que ce crucifié est le Fils de Dieu². » Leur conviction se manifeste par leur silence comme par leurs discours. On ne les voit jamais préoccupés du jugement qu'on portera sur eux, jamais soucieux d'indiquer leurs preuves, jamais inquiets de l'in vraisemblance de leurs récits, des contradictions où ils paraissent tomber, des difficultés que soulèveront certaines paroles ou certains faits qu'ils rapportent³. Ils sont assurés d'être crus parce qu'ils ont conscience d'être vrais et qu'ils ne doutent pas que la vérité ne finisse par se faire jour⁴. Jamais non plus ils n'hésitent à dire ce que la nature aurait dû les porter à taire: la bassesse de leur extraction, leurs défauts, leur ignorance, leur faiblesse, leurs fautes⁵.

Evidemment ces hommes ne se proposent qu'une chose: rendre témoignage à la vérité et l'exposer le plus naïvement possible. Ils ne cherchent donc pas à tromper, et rien n'autorise à les donner pour des imposteurs et des fourbes⁶.

¹ Eph., iv, 14; Phil., iv, 8; Col., iii, 9; I Pet., ii, 1, 3, 8, 10; Apoc., xxi, 8, 27. — ² Bossuet, *Pensées*. — ³ Matth., xiii, 53, 58; xxvii, 40-43, 46; xxviii, 17; Luc., ii, 7; iii, 23; vii, 18, 19; xi, 2; xviii, 18, 19; xxiii, 2; xxiv, 41; Joan., vi, 66; vii, 41, 42, 48; viii, 48; ix, 16, 24. — ⁴ Matth., x, 26; Marc., xiii, 32. — ⁵ Matth., xv, 16, 17; xvi, 8, 11, 23; xvii, 18-20; xviii, 21; xx, 21-24; xxi, 21; xxvi, 56, 69-75; Marc., viii, 17, 18, 21; ix, 32, 33; Luc., xvii, 6; xviii, 34; Joan., vi, 68, 72; xii, 4-6; xiii, 2, 26-30; xx, 25. — ⁶ Utinam attenderent Judæi, utinam animadverterent pagani, cum quanta conscientia securitate ad divinum judicium poterimus accedere! Nonne cum omni fiducia Deo dicere poterimus: Domine, si error est, a te decepti sumus? Certe a summæ sanctitatis viris sunt nobis tradita et cum summa et authen-

467. — Le caractère du Sauveur peut-il être le fruit de l'imagination?

Le caractère du Sauveur, un caractère aussi supérieur à l'humanité, aussi égal en toutes choses, aussi semblable à lui-même dans tous les évangélistes, ne saurait être une fiction, et l'histoire du Sauveur ne s'explique que par la réalité de sa vie.

Supposé qu'on eût posé aux plus grands esprits du siècle d'Auguste ce problème : écrire *à priori* la vie d'un Homme-Dieu, le faire naître, parler, agir comme il conviendrait à un Homme-Dieu, quelle solution en eût-on obtenu? Un grand nombre se seraient récusés, en confessant leur impuissance. Quant à ceux qui auraient voulu essayer leurs forces, ils auraient sans doute senti l'inconvenance de la mythologie et de ses métamorphoses; mais qu'auraient-ils mis à la place? Supposez même un rabbin éclairé au flambeau des révélations mosaïques, nourri de la doctrine des prophètes, formé dans les écoles de sa nation; quelle naissance, quelle vie, quelle mort eût-il données à ce Dieu fait homme? Quelles maximes eût-il mises sur ses lèvres? Comment eût-il conçu cette union des deux natures en une seule personne?

Eh bien, ce que n'auraient pu faire ni Ovide, ni Cicéron, ni Platon, ce qui surpassait infiniment le talent de Philon et l'intelligence de la Synagogue, un pêcheur de la Galilée, un homme sans lettres l'a fait. Il l'a fait lui seul, du premier coup, sans hésitation, et avec une perfection merveilleuse. Loin d'esquiver la difficulté du problème, il l'a centuplée, en plaçant le Dieu fait homme dans les positions les plus inouïes,

tica attestazione probata, teipso cooperante et sermonem confirmante sequentibus signis. Ricard. a S. Vict., de Trinit., I, II. « Que les incrédules nous disent s'ils ont la même assurance, si le consentement universel, si le changement si soudain de tant de peuples, le commencement si saint et si simple de la religion laisse aucun lieu de douter de la divinité de son origine? Qu'ils se regardent, sur le point de passer à l'éternité, et qu'ils voient dans quelle disposition ils voudraient se trouver à ce dernier moment. Etrange aveuglement de l'homme qui, tout penchant qu'il est à la mort, ne veut prendre qu'à l'extrémité les sentiments d'un mourant qu'elle inspire! » Bossuet, Pensées.

dans les circonstances où il était le plus difficile d'imaginer les sentiments, la conduite, le langage qui lui convenaient. Mais quelque part qu'il le place, au milieu des opprobres comme au comble du triomphe, il paraît toujours grand, sublime, parfait, supérieur sans comparaison à ce que l'humanité a jamais vu de plus parfait et de plus sublime. Lors même qu'il est brisé par les tourments, couvert d'ignominie comme le dernier des criminels, il ne laisse pas d'agir et de parler en Dieu. C'est toujours la même sérénité, la même élévation de sentiments et de langage, la même sainteté. C'est toujours le Sauveur des hommes, venu du Ciel pour les y conduire et les en rendre dignes. Il faut l'avoir étudié pour savoir en quoi consiste la plus haute perfection et jusqu'où peut s'élever l'héroïsme de la vertu.

Ce fait est incontestable. L'œuvre est mille fois plus merveilleuse que nous ne saurions le dire. Mais comment s'explique-t-elle? L'auteur l'explique en disant qu'il n'a pas créé son héros, qu'il ne l'a pas tiré de son imagination, qu'il n'a fait que le peindre tel qu'il l'avait sous les yeux. N'est-ce pas déjà un assez grand prodige qu'un tel artiste ait su le reproduire avec fidélité, que son inhabileté n'ait pas nui davantage à la perfection de son ouvrage? Prétendez-vous qu'il a tout imaginé, tout inventé? Eh! ne voyez-vous pas qu'attribuer à son esprit une telle production, ce n'est pas supprimer le miracle, c'est le transformer; c'est faire descendre du ciel sous forme d'idée, de révélation, de vision, celui dont on ne veut pas confesser l'apparition réelle; c'est attribuer à Dieu une imposture pour ne pas lui devoir une miséricorde infinie?

Voilà ce que nous dirions, si nous n'avions qu'un Évangile, celui de S. Jean par exemple. Mais avant S. Jean, il y eut S. Luc, S. Marc, S. Matthieu, trois autres Juifs, également obscurs, également illettrés, qui dans l'espace d'un demi-siècle ont entrepris la même œuvre et l'ont exécutée avec le même bonheur. Tous retracent la vie publique du Sauveur. Chacun le peint à sa manière, dans un milieu spécial, pour une fin particulière. Chacun ajoute de nouveaux traits à son histoire. Or, en chacun d'eux comme en S. Jean, on reconnaît

l'Homme-Dieu; on le voit agir, on l'entend parler comme il convient à un Homme-Dieu et comme un Homme-Dieu seul pouvait faire. De sorte que ce prodige d'invention incompréhensible, qui ne peut s'être accompli une seule fois sans miracle, si Jésus-Christ n'a pas existé, il se serait produit quatre fois, avec des formes différentes, sous la plume des quatre évangélistes. Tous quatre étaient étrangers aux œuvres de l'esprit; ils ont tous quatre entrepris, conçu, exécuté avec une égale perfection une œuvre devant laquelle les esprits les plus intelligents et les plus exercés se seraient reconnus ou démontrés impuissants!

Et, chose qui porte la merveille à son comble et qui ramène par une nouvelle voie, sous forme d'assistance surnaturelle ou de révélation, l'intervention divine qu'on voudrait écarter, leurs imaginations ont été si bien inspirées que, tout en s'exerçant librement, chacune selon sa nature, non seulement elles ont produit quatre chefs-d'œuvre d'une égale perfection, mais encore elles présentent à nos regards quatre images, à la fois différentes et semblables, ou quatre physionomies d'un personnage évidemment unique et conforme à lui-même. Même caractère, même vertu, même doctrine, même langage, au fond.

En résumé, nous n'aurions pas la vie de Jésus-Christ, si Jésus-Christ n'avait pas existé. Jamais pareil idéal n'avait été conçu par l'esprit humain; jamais il n'eût été imaginé. Si, par impossible, il avait pu être inventé, ce n'aurait pas été par un homme du peuple, par un ignorant. S'il avait été imaginé par un ignorant, il ne l'aurait pas été par quatre à la fois, vers la même époque. Enfin si quatre auteurs avaient peint d'imagination un pareil sujet, leurs tableaux ne seraient pas si ressemblants, et s'ils s'étaient concertés ou copiés les uns les autres, on y verrait moins de différences.

468. — Reconnait-on dans l'Évangile un ouvrage inspiré, qui a le Saint-Esprit pour principal auteur?

I. L'inspiration des Évangiles est un dogme de foi : il est établi par le témoignage infaillible de l'Église, mais il ne

saurait être constaté, avec une certitude absolue, par l'observation.

II. Cependant, si l'on veut juger *à priori* et par conjecture, on doit tenir pour vraisemblable que Dieu aura donné son Esprit aux évangélistes pour écrire la vie de son Fils et l'histoire de sa prédication. Quoi de plus conforme, en effet, à sa conduite antérieure et quoi de plus désirable dans l'intérêt du christianisme? S'il a voulu que Moïse fût inspiré pour faire le tableau de la création, pour nous retracer les premiers événements du monde et la formation du peuple d'Israël, comment aurait-il négligé ce soin, lorsqu'il s'est agi de nous faire connaître, par l'organe des Apôtres, la manière dont l'Église a été fondée et les mystères que le Sauveur a accomplis sur la terre? Si l'Esprit saint a été donné aux prophètes pour prédire la venue du Fils de Dieu et pour écrire l'histoire de ceux qui en furent les figures, est-il à croire qu'il ait été refusé à ceux qui ont eu la mission d'écrire sa vie et de fixer le souvenir de ses paroles et de ses œuvres? Si le Sauveur a voulu que ses Apôtres fussent à l'abri de toute erreur dans la prédication de l'évangile¹, s'il leur a communiqué des lumières si abondantes et si merveilleuses pour annoncer sa doctrine², est-il possible qu'il n'ait pas assisté et dirigé d'une manière toute spéciale ceux d'entre eux qu'il destinait à transmettre aux siècles futurs ses exemples et ses discours? Enfin s'il fallait que l'Église fût infaillible dans l'interprétation de nos saints livres, n'était-il pas plus nécessaire encore que ceux qui les ont composés fussent éclairés par l'Esprit de Dieu et qu'on pût croire à leur témoignage en toute sécurité?

III. Quand on étudie les évangiles eux-mêmes, quand on les considère dans leur rédaction, dans leur forme, on est

¹ Cf. Matth., x, 18-20; Marc., xiii, 11; Luc., xii, 12; xxi, 14; Joan., xiv, 12, 16, 17, 26; xvi, 13; Act., ii, 2-4; iv, 31; ix, 17, 20, 21; I Cor., ii, 12, 13; II Cor., xiii, 2, 3; Gal., i, 11, 12; Eph., iii, 5; II Tim., iii, 16; I Pet., i, 11; II Pet., i, 21. — ² Cf. Act., ix, 10, 11, 16; xx, 22, 23, 25; I Cor., ii, 4-7, 10-13, 16; vii, 40; II Cor., iii, 5, 6; iv, 6; v, 20; xiii, 3; Eph., iii, 3-11.

forcé d'y reconnaître deux caractères qui les distinguent de toute composition humaine, et qui semblent révéler l'action d'une intelligence supérieure à celle de l'homme.

1° Le premier de ces caractères, c'est l'impersonnalité. Quoique chaque évangéliste se peigne dans son récit, qu'il manifeste, à son insu, les qualités de son esprit et de son cœur, son inexpérience, sa nationalité, on ne trouve nulle part la trace d'un sentiment personnel, l'ombre d'une recherche, d'un détour, d'une inquiétude, d'un désir, dont l'amour-propre ou le respect humain serait le principe. Impossible de concevoir une œuvre plus désintéressée. Ils ne songent qu'aux faits qu'ils rapportent, jamais au récit qu'ils en font. Ils rapportent simplement ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont appris, sans s'excuser de leur inhabileté, sans s'inquiéter de l'in vraisemblance, sans craindre de choquer qui que ce soit, sans se préoccuper des récits déjà faits, soit pour les rectifier soit pour s'en autoriser, sans se prévaloir de ce qu'ils rapportent, soit pour faire l'apologie de leur Maître, soit pour confondre ses ennemis¹. Rien n'est plus remarquable dans le récit de la Passion. Les Évangélistes ne cherchent pas plus à émouvoir qu'à gagner le lecteur. Il ne leur échappe ni une exclamation, ni une invective, ni un reproche. Pas une réflexion sur l'indignité des tourments infligés au Sauveur, sur l'héroïsme de sa patience, sur la malice et la perfidie des prêtres, sur la lâcheté des juges, sur la cruauté des bourreaux². Vous ne lisez pas; vous voyez; vous entendez. On dirait que ces auteurs ont fait leur récit comme le soleil grave les images, avec la même fidélité, mais aussi avec la même impassibilité. Au moins n'a-t-on pas de peine à croire qu'ils n'ont pas travaillé pour eux, ni en leur nom, ni par le mouvement de leur propre esprit, et qu'ils se sont bornés, comme le Psalmiste le disait de lui-même, à mettre leur activité au service d'une intelligence et d'une volonté supérieures³.

¹ Joan., VII, 4. — ² Cf. Ps. XXI, 13, 14, 17; CVIII, 6-20; Isai., LIII, 4-12; II Mac., VI-VIII; Eccli., XLIV, etc. — ³ II Reg., XXIII, 1-3; Ps. XLIV, 2; Joan., VII, 18.

2° Le second caractère qu'on ne peut contester à l'Évangile, c'est ce mélange admirable de simplicité et de grandeur, de petitesse et d'élévation, de faiblesse et de puissance qui distinguent les œuvres de Dieu, surtout ses œuvres surnaturelles et en particulier celles qui se rattachent à la rédemption. Car ce que l'Esprit saint a dit de la prédication des Apôtres s'applique aussi à leurs écrits : *Contemptibilia elegit Deus ut confundat fortia, ut sublimitas sit virtutis Dei*¹. Jamais la vertu de Dieu ne s'est mieux voilée sous la faiblesse de l'homme. Ces quelques pages auxquelles le scribe le plus obscur eût hésité à mettre son nom sont devenues, non seulement l'aliment de la piété et les délices de tous les cœurs purs, mais la lumière du monde et l'étude de prédilection des plus grands esprits. Que de douleurs elles ont charmées! Que de malades elles ont guéris! Que d'aveugles à qui elles ont rendu la vue! De quelles vertus elles ont orné la terre et enrichi le ciel!

Enfin, ce qu'il importe de remarquer par-dessus tout, à notre point de vue, c'est que les deux caractères dont nous venons de parler se montrent également dans les quatre évangiles. Partout la même simplicité, la même candeur, le même oubli de soi; partout la même dignité, le même charme, la même vertu, la même profondeur. Tout porte la même empreinte et tend au même but; tout semble par conséquent avoir été conçu par le même Esprit et être le résultat du même dessein².

469. — N'a-t-on pas signalé des différences et des contradictions entre les évangélistes?

Les différences qu'on remarque entre les évangélistes ne doivent pas surprendre. Loin d'affaiblir leur témoignage, elles en rendent l'authenticité plus sensible et en font ressortir l'accord sur les points essentiels. On en trouve de semblables entre toutes les histoires, surtout quand ce sont des *Abrégés* ou de simples *Mémoires*, et que chacun est écrit à

¹ I Cor., I, 28. — ² *Supra*, n. 74.

un point de vue particulier. Quant aux contradictions, elles ne sont qu'apparentes : *Non est in eis est et non*¹.

I. Il y a longtemps qu'on a relevé toutes les antilogies ou contradictions que les évangiles semblent présenter. Tirin en a un tableau très complet². Mais on a montré depuis aussi longtemps que ces oppositions prétendues n'avaient pas de réalité. C'est ce que faisaient voir déjà Origène dans sa réponse à Celse, et S. Augustin dans son livre *De consensu evangelistarum*. L'absence de toute difficulté insoluble, après tant de recherches, n'équivaut-elle pas à une démonstration positive?

II. Les principales de ces difficultés, celles qui pourraient surprendre et embarrasser davantage, ont pour objet : — la vocation de S. Pierre³; — le sermon sur la montagne⁴; — les démoniaques de Gadara⁵; — le serviteur du centenier⁶; — les aveugles de Jéricho⁷; — les circonstances de la résurrection⁸, etc. On voit qu'il ne s'agit pas là de faits essentiels. Fallût-il reconnaître de vraies contradictions sur tous ces points, le fondement de la foi chrétienne, qui est l'existence de l'Homme-Dieu et ses miracles, n'en serait pas ébranlé; et même en raisonnant sur l'Évangile comme on fait sur toutes les histoires, on devrait dire qu'il n'y a que la vérité qui ait pu mettre d'accord sur la substance quatre auteurs qui diffèrent ainsi dans les détails.

III. Que les évangiles se distinguent les uns des autres, que chacun ait sa marche, son plan, sa physionomie, son style propres; que les derniers cherchent à surpasser les premiers par les détails, la précision, l'intérêt, c'est une chose toute naturelle et même une marque des plus sensibles de leur authenticité; car si l'on réfléchit, on verra que les particularités de chacun de ces livres répondent au caracté-

¹ II Cor., I, 18-21. *Diversa multa, adversa nulla esse possunt*. S. Aug., *Cont. Faust.*, XXXIII, 8. — ² Édit. de Venise, 1772; *Index* IV. — ³ Matth., IV, 18-22; Marc., I, 16-20; Luc., V, 1-10. — ⁴ Matth., V-VII et Luc., VI, 17-49. — ⁵ Matth., VIII, 28; Marc., V, 2; Luc., VIII, 27-37. — ⁶ Matth., VIII, 5-12; Luc., VII, 1-10. — ⁷ Matth., XX, 29-34; Marc., X, 46; Luc., XVIII, 35. — ⁸ *Supra*, n. 444.

tère de chaque auteur, à sa position, au but qu'il se propose. — Ainsi, n'est-il pas naturel que S. Matthieu, écrivant le premier pour ses compatriotes, présente le Sauveur surtout par son côté humain, comme le Messie promis, le Fils de David, le réformateur de la loi, l'objet des prophéties? — N'est-il pas naturel aussi que S. Marc, venu de Jérusalem à Rome et désireux de faire connaître Jésus-Christ aux Gentils, profite du travail de S. Matthieu, mais en rejetant de son livre tout ce qui n'a d'intérêt que pour les Juifs; — que S. Luc, mieux préparé à écrire par son éducation et ses recherches, soigne davantage sa composition, qu'il en écarte tout ce qui serait de nature à blesser l'esprit des peuples parmi lesquels il travaille, et qu'il y insère au contraire tout ce qui est propre à les toucher et à leur donner confiance; — enfin que S. Jean, prenant la plume, trente ans plus tard, après la ruine de Jérusalem, en face d'hérétiques qui nient la divinité de Jésus-Christ et affectent de mépriser sa doctrine, mais déjà entouré de chrétiens fervents, prêts à mourir pour leur maître, garde moins de réserve dans l'énoncé des mystères; que du commencement à la fin de son livre, il montre le Sauveur comme le Verbe incarné et le vrai Fils de Dieu, et que, laissant de côté les faits rapportés par les autres évangélistes, les paraboles du divin Maître et ses instructions populaires, il s'applique à retracer ce qu'il a remarqué de plus divin dans son enseignement comme dans ses actes¹. Le divin Maître n'avait-il pas lui-même gardé ces mesures et observé cet ordre dans sa prédication²?

IV. Enfin, la conclusion à tirer de ces différences entre nos évangiles, ce n'est pas qu'il faille en rejeter quelqu'un, mais c'est qu'il faut les étudier tous et les compléter les uns par les autres³. Car il est certain qu'à l'origine on a examiné

¹ Cf. S. Greg. Naz., *Orat.* XLIII, 69. — ² *Supra*, n. 161. — ³ Ut quisque meminerat et ut cuique cordi erat, vel brevius vel prolixius, eandem tamen explicare sententiam manifestum est. S. Aug., *de Cons. Evang.*, II, 27. Ideo necessarium est ut legantur omnes quia singuli non dixerunt omnia, sed quæ alius prætermisit, alius dixit, et quodammodo sibi dederunt locum omnes ut necessarii essent omnes. *Serm.* CCXXXIV,

avec beaucoup de soin leurs titres de créance, que les différences dont on est frappé n'ont pas passé inaperçues, et que l'Eglise n'a consigné ces livres dans son canon que parce qu'elle avait de leur authenticité et de leur inspiration des preuves absolument péremptoires¹.

2° Sur Notre-Seigneur.

Jésus-Christ, Fils de Dieu et Fils de l'homme. — Pourquoi *Fils de l'homme*? — En quel sens *Fils de Dieu*? — Pourquoi simplement le *Fils*? — Son langage suppose-t-il en lui une nature supérieure à la nature humaine? — Un homme, qui n'eût été qu'homme, aurait-il osé parler comme lui? — Appellations dont il a été l'objet. — Ses miracles ne sont ni des impostures ni des hallucinations. — Noblesse, amabilité, perfection de son caractère. — Trace de son passage dans le monde physique. — Action qu'il a exercée dans le monde moral. — Comment des hommes instruits ne croient-ils pas en lui?

470. — Pourquoi le Sauveur prend-il tantôt le titre de Fils de l'homme, tantôt celui de Fils de Dieu?

Le Sauveur prend le titre de *Fils de Dieu*, afin de nous révéler sa grandeur et ses rapports avec son Père; il prend celui de *Fils de l'Homme* pour faire penser à ses abaissements, à sa bonté, à l'union qu'il a daigné contracter avec nous. Quand il prend ces deux titres à la fois, c'est pour faire remarquer les deux natures réunies en sa personne².

471. — Quelle était précisément l'acception de ce terme : le *Fils de l'homme*, et pourquoi le Sauveur, comme homme, se désigne-t-il sous ce titre?

I. Dans son acception primitive, ce terme est une expression poétique employée dans l'Écriture pour dire un homme quelconque, un membre de l'humanité, un descendant d'Adam³. Mais David s'en étant servi pour désigner l'homme de la droite du Très-Haut⁴, et Daniel pour signaler celui à qui l'empire du monde était promis pour toute la durée des siècles⁵, il est devenu comme un nom propre, un titre caracté-

1. Diversitas locutionum etiam utilis est, ne uno modo dictum minus intelligatur. *De Cons. Evang.*, II, 31.

¹ *Supra*, n. 36. Voir Gaussen, *Théoph.*, ch. IV, sect. 5. — ² Matth., XXVI, 63, 64; Joan., I, 49, 51. — ³ Job., XXV, 6; Marc., XIII, 28. — ⁴ Ps. LXXIX, 16, 18. — ⁵ Dan., VII, 13-17; X, 16.

ristique du Messie. Ainsi, quand il se l'attribue personnellement, en s'appelant le *Fils de l'homme*, avec l'article, ο Υιός του ανθρώπου, Notre-Seigneur fait entendre qu'il est le Messie prédit par les prophètes et figuré par ceux que la Sainte Écriture a désignés sous ce titre, David, Daniel, Ezéchiel¹.

II. Ce nom exprime parfaitement l'état du Fils de Dieu ici-bas, ce qu'il est devenu en descendant sur la terre et ce qu'il voulait qu'on remarquât en lui : — 1° Un Dieu fait homme par miséricorde, et même moins qu'un homme², n'étant pas né comme Adam avec l'usage actuel de toutes les facultés humaines, mais dans l'état le plus faible et le plus dépendant, dans l'infirmité de l'enfance, *parvulus*³, *factus ex muliere*⁴. — 2° Non le fils d'un homme, de David ou d'Abraham, mais le Fils de l'homme, l'homme-type, le représentant de l'humanité régénérée, le Père du siècle futur⁵; car tel est son caractère et tel est son rôle. Ce n'est ni un Juif, ni un Romain, ni un membre d'une société particulière; mais c'est le chef des enfants de Dieu, le modèle de tous les élus, celui en qui se trouve réalisée dans sa perfection l'idée du Père céleste, lorsqu'il a donné l'homme pour roi et pour prêtre à la création⁶.

Ce titre de Fils de l'homme convenait mieux sur les lèvres du Sauveur que sur celles de ses disciples. De sa part, c'était un témoignage de modestie et un acte d'humilité. Aussi remarque-t-on qu'il est le seul à en faire usage durant sa vie. Bien qu'on trouve ce nom répété près de quatre-vingt fois dans les quatre évangiles et à peu près également en chacun, c'est toujours lui qui se le donne à lui-même. Depuis sa mort, il ne lui est attribué que deux fois, une fois par S. Etienne, dans les Actes, VII, 55, une autre fois, par S. Jean dans l'Apocalypse, I, 13; XIV, 14; et d'un côté comme de l'autre, c'est pour faire ressortir la différence qui existe entre l'état humilié de l'Homme-Dieu sur la terre et son état de gloire et de puissance au ciel.

¹ Ps. VIII, 5; Dan., VIII, 17; Ezech., II, 1, 3, 6. — ² Joan., I, 14. — ³ Is., IX, 6. — ⁴ Gal., IV, 4; Job., XXV, 6. — ⁵ Joan., III, 13; I Cor., XV, 47. — ⁶ Ps. VIII, 5. Cf. S. Franç. de Sales, *Amour de Dieu*, II, IV.